



Vive le PCF (mlm) !

Le congrès de Tours du Parti socialiste SFIO en 1920 et la fondation de la Section Française de l'Internationale Communiste

Un saut qualitatif extrêmement tourmenté

L'adhésion du Parti socialiste SFIO à l'Internationale Communiste lors du congrès de Tours de décembre 1920 reflète un parcours très compliqué en cette direction ; ce fut tellement le cas qu'au sens strict, la fondation de la Section Française de l'Internationale Communiste est plus symbolique qu'autre chose.

Les raisons à cela sont multiples et se combinent.

1. Tout d'abord, le Parti socialiste SFIO est étranger à la tradition social-démocrate. Il ne fait pas du marxisme ni sa référence systématique, ni sa doctrine en tant que tel. Il n'a pas de système de pensée fermé, mais un style : l'union de tous les « socialistes » voulant dépasser le capitalisme, quelles que soient leurs approches, quels que soient leurs choix, etc. Le Parti vit à côté du syndicat – la CGT – et admet la séparation des deux entités, sans parler de la subordination du syndicat au Parti, inconcevable pour les syndicalistes et même pour les socialistes.

Comme le bolchevisme est une évolution de la social-démocratie russe, il aurait fallu que le Parti socialiste SFIO passe à la tradition social-démocrate puis au bolchevisme. Cela ne fut nullement vu.

La conséquence, on s'en doute, est que rapidement les socialistes pro-IIIe Internationale s'apercevront qu'ils se sont fourvoyés ; bien souvent ils refuseront de se remettre en cause et ils partiront. Les années suivant la fondation de la Section Française de l'Internationale Communiste sont marquées par des départs en série, y compris au plus haut niveau.

Le chef de file des partisans de la IIIe Internationale lors du congrès de Tours, Ludovic-Oscar Frossard, qui devint le premier dirigeant historique de la Section Française de l'Internationale Communiste, démissionnera dès janvier 1923, pour rejoindre la Section Française de l'Internationale Ouvrière « maintenue ».

2. Le problème qu'on a avec les anciens socialistes est également valable pour les nouveaux adhérents, arrivés en 1919-1920 en ayant l'impression qu'être en phase avec la révolution russe c'était adopter le style « socialiste ». Les exigences de la IIIe Internationale n'en apparaîtront que plus rudes.

En 1919, le Parti socialiste SFIO a autour de 130 000 adhérents ; en 1920, au congrès de Tours, il s'appuie sur 178 372 adhérents.

En 1921, la Section Française de l'Internationale Communiste a 109 391 adhérents ; en 1922 elle n'en a plus que 78 828. En 1923, elle n'en a plus qu'autour de 45 000.

En 1924, elle en a 70 000, pour retomber à 60 000 en 1925. Il y a 55 000 adhérents en 1926, 54 000 en 1927, 52 000 en 1928, chiffre qui restera grosso modo le même jusqu'en 1934. Et encore faut-il considérer que seule une moitié des adhérents est réellement active.

La Section Française de l'Internationale Communiste a été un lieu de projection et il y a une incapacité majeure des gens la rejoignant à s'adapter aux exigences de l'Internationale Communiste.

3. Les délégués présents au congrès de Tours ne représentaient, de fait, pas réellement les adhérents. Eux-mêmes l'expliquent lors des présentations des votes sur la IIIe Internationale dans chaque Fédération : une grande partie des adhérents n'a tout simplement pas participé !

De plus, ceux qui ont participé ne savaient pas exactement de quoi il en retournait. Nombre de Fédérations votent pour la IIIe Internationale... tout en soulignant l'exigence de l'unité et en réfutant toute exclusion de la minorité. C'est là une incompréhension totale du bolchevisme, des 21 conditions pour l'adhésion à la IIIe Internationale.

La majorité de la Fédération socialiste de l'Ain, par la voix de René Nicod, proposa ainsi une motion d'ajournement, avec comme motif le constat tout à fait réaliste comme quoi :

« L'effondrement de l'unité socialiste serait en France la première défaite de l'Internationale socialiste et la première grande victoire de la bourgeoisie capitaliste.

Si ce n'est pas le Parti tout entier, mais si c'est un parti amputé qui entre à l'Internationale d'action désirable – que ce soit la IIIe ou que soit une autre – la portée de cet événement sera considérablement amoindrie.

Or, le Parti socialiste constate que sur cette question particulière de l'adhésion ou de la non-adhésion à la IIIe Internationale, ses militants les plus qualifiés, ceux qui sont les plus imprégnés de sa doctrine, ceux qui sont les plus fidèles à sa tradition, sont presque partout en complet désaccord quant à la valeur socialiste ou à l'opportunité d'une décision immédiate.

Ce désaccord, qui oppose artificiellement des hommes qui, hier encore, semblaient en parfaite communion d'idées quant à la doctrine, à l'organisation, aux méthodes de propagande et d'action du Parti, est dû à ce que les thèses de Moscou et les conditions préalables posées à l'adhésion de la IIIe Internationale n'ont généralement pas été

étudiées et jugées en elles-mêmes, mais en fonction de ce grand événement qu'est la Révolution russe. »

Cette motion visait dans les faits à temporiser en faveur d'une unité des restes de la seconde Internationale (qui deviendra ce qu'on appellera la « seconde et demie », avec Vienne comme centre névralgique) et de la IIIe Internationale. Ce n'était là pas réaliste, mais cela reflète l'approche « socialiste », incapable de saisir les choses de manière idéologique.

D'ailleurs, l'ensemble du Parti socialiste SFIO est grosso modo en accord avec cette approche. Même les partisans de la IIIe Internationale soulignent que, finalement, l'adhésion à celle-ci ne changera pas immédiatement quoi que ce soit, qu'il n'y aura pas d'expulsions de membres, que les traditions sont préservées : elles seraient simplement améliorées, le bolchevisme étant une technique, une « exigence », etc.

4. Les seuls qui avaient réellement compris les exigences du bolchevisme s'y opposaient. Sachant qu'ils allaient être en minorité au congrès de Tours, ils ont savonné la planche, préparé la scission de manière particulièrement machiavélique afin de passer pour des martyrs du sectarisme et du dogmatisme. Le plan réussira à merveille, les partisans de la IIIe Internationale, plus volontaires qu'autre chose, ne remarqueront même pas comment ils se font piégés.

Le congrès de Tours et l'affrontement quant à la question de l'adhésion à l'Internationale Communiste

Le 18^e congrès de la SFIO s'est tenu du 25 au 30 décembre 1920 à Tours ; il est le prolongement direct du congrès précédent, qui s'est tenu à Strasbourg, sur le plan des idées, et bien entendu en ce qui concerne le principe fédéral. On a des délégués d'une fédération votant dans un sens, d'autres dans un autre sens ; la tradition est celle, socialiste, du Parti comme lieu de convergence.

Cependant, la base s'est cependant élargie, d'environ 30 %. Il y a un engouement et une attraction toujours plus grande pour la révolution russe, alors que l'Internationale Communiste, très faible à sa fondation, gagne en ampleur et en organisation : la tenue de son second congrès, en juillet 1920, bouleverse littéralement l'impression qu'on a d'elle.

C'en est fini de l'hypothèse, dominante à Strasbourg, du mouvement ouvrier français comme îlot préservé des tempêtes sur la carte du socialisme international. La question se pose simplement : se mettre à l'heure de Moscou, ou pas. Le second congrès de l'Internationale Communiste a une aura telle que l'issue semble d'ailleurs inéluctable et les opposants à l'adhésion à la nouvelle Internationale savent dès le milieu de l'année que tout est plié pour eux.

Cela va leur laisser d'autant plus le temps de mettre en place un stratagème ingénieux pour torpiller le congrès de Tours. Cela va être facilité par le dédoublement des deux tendances en présence.

On a ainsi comme tendance principale celle de Marcel Cachin et de Ludovic-Oscar Frossard, qui est pour l'adhésion immédiate à l'Internationale Communiste, et celle de Jean Longuet et Paul Faure, qui s'y oppose.

Cependant, la première tendance se voit dédoublée par celle de Georges Leroy et Maurice Heine, deux syndicalistes révolutionnaires ayant participé à l'aventure du « Parti Communiste » - « Fédération Communiste des Soviets ». Ils considèrent qu'il faut affirmer bien davantage la rupture avec la droite et le centre du Parti ; dans les faits, il s'agit en fait surtout d'une tentative de prendre le contrôle de la direction en se présentant comme les seuls ayant été vraiment en rupture depuis le départ.

La seconde tendance est, elle, dédoublée par celle de Léon Blum et Dominique Paoli. Tout comme la motion Leroy – Heine se veut la motion Cachin – Frossard en plus poussée, la motion Blum – Paoli se veut la motion Longuet – Paul Faure en plus dure, en plus anti-bolchevik.

L'ambiance est ici paradoxale : d'un côté il y a l'habituelle fraternité socialiste dépassant les tendances, dans une perspective de cohabitation et d'acceptation des autres tendances même si on les récuse, etc. De l'autre, les contradictions sont trop fortes et imposent les antagonismes.

Paul Vaillant-Couturier résume la situation de la manière suivante. Lui-même avait participé à toute la guerre mondiale de manière très volontaire (cinq citations à l'ordre de l'armée, médaille militaire, Croix de guerre 1914-1918), mais en était sorti socialiste convaincu et il deviendra une grande figure des communistes. Il fut d'ailleurs extrêmement populaire ; à son décès en 1937 à 45 ans, des centaines de milliers de personnes accompagnent le cercueil à travers Paris, avant le Père-Lachaise (il fut le premier communiste enterré là-bas, ce qui ouvrit une tradition par la suite).

« Il ne s'agit plus de donner à une motion le nom d'un homme, mais d'en regarder l'esprit, de voir quelle est la grande crise qui nous divise.

Il y a ici des hommes qui ne peuvent plus collaborer dans le même parti. Il faut le dire.

Quelque douleur que nous ayons à l'avouer, il y a ici des hommes qui ne peuvent plus travailler ensemble. Ils se retrouveront peut-être sur certains terrains pour des actions communes.

Je serais désolé de penser que je ne me rencontrerai pas parfois avec mes camarades Sembat, Bracke, Boncour, pour mener certaines batailles.

J'espère, lorsque les batailles de cette nature viendront, que, contrairement à l'expérience de l'histoire, les social-patriotes ne seront pas du côté de la bourgeoisie pour nous faire la guerre.

Je compte sur eux pour qu'ils évitent ce geste, contrairement à l'expérience de l'histoire. Mais je ne me fais pas d'illusions, je sais que certains d'entre eux vont être entraînés, attirés par le flot bourgeois, malgré eux.

Je sais que cela doit arriver fatalement ; je sais que la bourgeoisie, à l'issue de ce Congrès, tournant des yeux attendris vers vous, va vous couvrir de fleurs. (Applaudissements.)

Je sais que cela se produira fatalement. Mais j'espère que vous aurez la force d'âme de résister au chant de toutes ces sirènes... (Mouvements divers.)

Je ne désespère pas de voir certains d'entre vous, éclairés par les faits, revenir vers nous, car un homme peut toujours s'être trompé, car un homme peut toujours avoir eu des illusions sur ce qui était son devoir. »

Ce qui est flagrant, tout au long du congrès de Tours, c'est que personne ne voulait la scission, tout le monde affirme vouloir l'éviter. En même temps, il y avait deux camps exprimant deux orientations opposées : en pratique, le Parti socialiste SFIO se retrouvait piégé par l'Histoire, réfutait ce piège, mais devait en sortir coûte que coûte pour subsister dans un sens ou dans un autre.

La tendance Cachin – Frossard

La tendance favorable à l'adhésion immédiate à l'Internationale Communiste est représentée par Marcel Cachin et Ludovic-Oscar Frossard. Ils forment le noyau dur de la nouvelle direction qui a émergé en 1918.

Ludovic-Oscar Frossard est le nouveau secrétaire, remplaçant Louis Dubreuilh qui était à ce poste depuis la fondation du Parti en 1905. Marcel Cachin dirige le quotidien, l'Humanité, remplaçant Pierre Renaudel, en poste depuis 1914 et l'assassinat de Jean Jaurès.

Ils ont été à Moscou au second congrès de l'Internationale Communiste en juillet 1920 ; s'ils n'ont pas pu y assister en entier – ratant la question de l'organisation, avec les 21 conditions – ils ont été très impressionnés. Pour eux, l'adhésion à l'Internationale Communiste relève de l'inéluctable.

Il ne s'agit pas d'une adhésion au bolchevisme, mais d'un raisonnement implacable : le passé a montré les limites d'une ancienne forme, certains ont réussi à débloquer la situation, il faut en être. Ludovic-Oscar Frossard résume tout à fait ce pragmatisme en disant au congrès de Tours :

« La IIe Internationale est morte, non parce qu'elle n'a pas empêché la guerre, mais parce qu'elle a oublié pendant la guerre le devoir précis qui lui incombait. (Vifs applaudissements.)

La faillite de la IIe Internationale, ce n'est pas au 2 août 1914 qu'elle commence. S'il y a eu faillite ce jour-là, c'est celle du prolétariat international. (Applaudissements.) »

Marcel Cachin, qui a été pour l'Union Sacrée en 1914, ne dit pas autre chose. S'il est d'une immense ferveur lorsqu'il parle de la Russie soviétique qu'il a visitée, son regard reste pragmatique : il faut selon lui suivre les bolcheviks, car ils ont réussi.

C'est une réduction techniciste du bolchevisme qui est absolument typique en France : au congrès de Tours, tout le monde voit les bolcheviks comme des socialistes implacables dans l'organisation et les décisions, et certains trouvent cela bien, d'autres mal.

Marcel Cachin trouve cela bien, ce qu'il dit au congrès reflète parfaitement une incompréhension complète du principe de combat idéologique, de direction idéologique, au profit d'une lecture en terme de « dureté » :

« Je sais quels sont les procédés de violente polémique des révolutionnaires de Russie. Ils ne les emploient pas spécialement contre nous ; ils les ont employés contre eux-mêmes traditionnellement, si j'ose dire.

Il serait très aisé de retrouver dans leurs journaux des outrages du même genre, peut-être pis encore, contre ceux qui jouent le rôle le plus éminent dans la Révolution présente.

J'avoue qu'à notre premier contact et à la première lecture de leur littérature, certaines expressions me choquaient aussi.

Et j'avoue qu'à l'heure actuelle – vous en penserez ce que vous voudrez – à l'habitude de cette lecture j'ai pris celle de ne pas m'attacher à quelques expressions brutales, à quelques violences verbales.

J'ai pris cette habitude parce que je sais que si ces hommes ont employé contre un grand nombre de socialistes des violences souvent injustes, ils ne l'ont fait que pour assurer un recrutement de plus en plus rigoureux, vigoureux, énergique, pour la bataille et pour l'action.

Ce n'était pas seulement pour le plaisir d'outrager ou de violenter, comme vous les savez.

Vous savez comment ils ont sélectionné leur parti, comment ils l'ont composé, de quelle façon brutale ils ont en effet chassé un certain nombre de ceux sur lesquels ils ne croyaient pas pouvoir compter d'une façon absolue pour leur action.

Mais vous avez vu aussi qu'au terme de l'histoire de ce parti ils ont accompli – confessez-le – le plus grand geste de l'histoire moderne. »

Marcel Cachin insiste d'ailleurs sur le fait que le bolchevisme a été capable de mettre les masses en mouvements pour des initiatives, malgré les terribles conditions. Il ne comprend strictement rien au fait que tout relève de décisions idéologiques – pour lui, tout est décidé sur le tas, en raison des situations, afin de simplement faire face.

Pour lui, le bolchevisme a établi une machinerie destinée à vaincre :

« Le Parti russe a su, au cours de sa longue et tragique histoire, se forger une discipline qui lui a assuré la victoire, il y a trois ans ; c'est encore sa méthode ferme et énergique, à laquelle se soumettent volontairement ses militants depuis les plus obscurs jusqu'aux plus éminents, qui lui garantit sa puissance actuelle.

Il sait utiliser les valeurs. Il peut disposer de tous ses membres pour leur commander les besognes les plus périlleuses, et nul ne peut ni ne veut se soustraire aux obligations qu'il a librement consenties.

Dans cette période de guerre civile et de guerre étrangère qui lui sont imposées depuis trois années, le nombre de victimes bénévoles du Parti bolcheviste est extrêmement élevé. Ils se sont habitués à sacrifier pour répondre à l'appel de l'organisation, non

seulement leurs habitudes, leurs intérêts, leurs familles mêmes, mais leur vie elle-même lorsque les circonstances l'exigent.

Je ne dis pas que nous soyons à la veille, en notre pays, de dresser une organisation aussi parfaite ; il est temps tout de même que nous fassions un grand effort en cette voie. »

Cette lecture tout à fait erronée va de pair avec une vraie volonté de voir le socialisme triompher. Son élan est tel qu'après son discours au congrès de Tours, de nombreuses demandes arrivent au bureau du congrès pour que celui-ci soit édité en brochure, ce qui est immédiatement décidé à la fin de la prise de parole. Cette décision sera répétée plusieurs fois par la suite dans le congrès, mais le fait est que le discours de Marcel Cachin a véritablement donné le ton du côté des partisans de la IIIe Internationale.

On a un bon aperçu de ce sentimentalisme révolutionnaire, mêlant ferveur et espoir, authenticité et idéalisme, dans ce qu'il écrit en août dans son carnet, alors qu'il avait été en Russie en avril 1917 initialement pour demander que celle-ci continue la guerre :

« Il faut agir dans le sens de Moscou, car d'abord ils ont montré le chemin et ont déjà accompli une moitié de leur tâche, celle qui est la moins aisée, la destruction du régime de l'argent. Et d'avoir agi leur confère un prestige immense et légitime. Puis, ils sont restés dans la tradition révolutionnaire des temps modernes.

Ils sont nourris de la révolution française. Et ils sont nourris de Marx, d'Engels, des enseignements de la Commune. Ils sont la vie, l'avenir : ils ont frayé une voie nouvelle à l'humanité. Sans faiblir, sans fléchir, une voie farouche, ils vont de l'avant ».

La tendance Longuet - Paul Faure

La tendance représentée par Jean Longuet et Paul Faure est celle des « reconstructeurs ». Ceux-ci assument, du moins en paroles et en théorie, la dictature du prolétariat, la nécessité de la prise du pouvoir comme nécessité ; ils soutiennent la révolution russe.

Ils sont d'accord pour dire que la seconde Internationale a failli, mais ils ne sont pas d'accord pour dire que l'Internationale Communiste la remplace. Ils pensent que l'expérience russe est particulière, que ses leçons ne peuvent pas être généralisées. On a à l'arrière-plan une remise en cause du principe de vague révolutionnaire mondiale, mis en avant par l'Internationale Communiste avec le concept de crise générale du capitalisme.

Jean Longuet explique ainsi au congrès de Tours que :

« Le Congrès [de fondation] de la IIIe Internationale s'est produit à un moment où nos camarades russes étaient particulièrement exaltés par leurs victoires sur la Pologne ; ils étaient persuadés que rien ne résistait plus à l'armée rouge.

Et c'est dans cette exaltation, c'est dans ce moment tragique particulier qu'ils ont conçu une Internationale qui n'est pas une Internationale du prolétariat de tous les pays, mais

une Internationale spécifiquement russe, avec des conceptions russes, une discipline russe et qui n'est pas adaptable aux autres pays. (Très bien à droite.) (...).

Nos camarades russes – je suis tout à fait d'accord là-dessus avec Frossard – dans leur impatience légitime causée par les souffrances terribles qu'ils endurent au service de la révolution universelle, - pour quoi je les salue bien bas, en tant que lutteur de la révolution (applaudissements) – nos camarades russes attendent les gestes de la révolution immédiate.

Ils ne tiennent aucun compte des circonstances de temps et de lieu, ils les ignorent, vivant dans l'hypnose de leur révolution... (Exclamations.)

Nous ne sommes illuminés. Si nous étions en révolution, nous nous étonnerions comme eux que les autres pays ne fassent pas, eux aussi, la révolution. Ils sont excusables de leur erreur.

Ceux qui ne sont pas excusables, ce sont ceux qui l'affirment, alors qu'ils savent que c'est faux. »

Les Russes voudraient ainsi aller trop vite et s'y prendraient mal. Les reconstructeurs les soutiennent, mais refusent leur modèle ; ils veulent pour cette raison une reconstruction avec tous les mouvements socialistes restant, sans distinction. C'est le sens du nom de leur motion : « Comité pour la Reconstruction de l'Internationale ».

C'est, en quelque sorte, la ligne de la social-démocratie autrichienne, qui a Vienne comme bastion. Jean-Baptiste Lebas, une figure de la SFIO de Roubaix et du Nord en général, s'exprima ainsi au congrès, reflétant tout à fait cette approche :

« Nous irons à [l'Internationale de] Vienne [où les sociaux-démocrates, très puissants, rejetaient la seconde Internationale tout en refusant la troisième], non pour créer une IVE Internationale (...), nous poursuivrons donc notre route et nous irons à Moscou. (Mouvements divers.)

Mais nous irons à Moscou, non pas pour dire humblement : « Tout ce que vous nous avez imposé est accepté ; nous ne nous sommes même pas donné la peine de l'examiner ; il a suffi que vous parliez pour que nous allions à vous », mais, suivant le magnifique langage de [l'Italien Giacinto] Serrati, nous irons en hommes libres, pour discuter d'égal à égal, en socialistes. (Applaudissements. - Mouvements divers.)

Nous dirons à Moscou... (Tumulte) « il est impossible que vous mainteniez vos conditions qui ont pour conséquence fatale – l'expérience est là, les faits sont probants – la division des forces socialistes.

Il faut que le prolétariat de l'Europe occidentale, pour ne parler que de lui, reste uni, soit de taille à faire front à la réaction internationale. Vos 21 conditions brisent cette force révolutionnaire et portent, du même coup, la mort dans la révolution russe.

Si, malgré tout, Moscou reste inébranlable dans son inconscience (Applaudissements. Protestations et mouvements divers.) et si par malheur pour le socialisme français, pour le bonheur de la bourgeoisie de notre pays, l'unité de notre parti est brisée... (Interruptions : « Il est décoré par la bourgeoisie ! »)... en ce qui nous concerne nous continuerons notre propagande de toujours, et aux cris de : « Prolétaires de tous les pays, combattez-vous », nous répondrons par le vieux cri plus vrai aujourd'hui que jamais : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » (Applaudissements.) »

Les tendances Leroy – Heine et Blum - Paoli

Les deux autres tendances forment l'expression jusqu'au-boutiste de la conception du bolchevisme comme une sorte de machinerie implacable. La motion ultra-gauchiste de Georges Leroy et Maurice Heine considère que la motion Cachin – Frossard ne va pas assez loin dans la valorisation de ce « bolchevisme », tandis que la motion Blum – Paoli considère qu'on ne va pas assez loin dans sa dénonciation.

Cette dernière motion est portée d'ailleurs par le « Comité dit de Résistance Socialiste », nom choisi afin de bien montrer qu'il s'agit de défendre les traditions socialistes françaises, avec en particulier la représentativité proportionnelle. Léon Blum fera un long discours à ce sujet, qui passera à la postérité et sera le catéchisme des socialistes au 20^e siècle.

La motion de Léon Blum et Dominique Paoli dit ainsi du Parti que :

« Il se refuse à pousser la centralisation jusqu'au point où l'autonomie des groupes locaux et l'initiative du groupe parlementaire se trouveraient totalement anéanties.

Il se refuse à priver les minorités du droit d'agir, en supprimant la Représentation proportionnelle ; du droit de penser, en supprimant la liberté de discussion ; ou même du droit de vivre à l'intérieur du Parti en organisation les exclusions en masse et les épurations périodiques.

Il se refuse à créer à côté ou au-dessus des organismes publics du Parti, des organismes clandestins, et, par conséquent, irresponsables, qui les contrôlent. »

La motion de Georges Leroy et Maurice Heine a la perspective contraire, au sens où elle a la même interprétation totalement faussée du bolchevisme. La motion exige en effet qu'il faut que l'adhésion s'accompagne de l'acceptation ouverte des 21 conditions exigées par la III^e Internationale pour rejoindre ses rangs.

Ce n'est toutefois qu'un masque pour prendre les commandes. En effet, Georges Leroy et Maurice Heine relevaient cependant de l'ultra-gauche, de la mouvance du « Parti Communiste » et la « Fédération Communiste des Soviets ». Au sens strict, ils représentent les tous premiers activistes, issus du syndicalisme, à se tourner vers la Russie soviétique, ici dans les rangs du Parti socialiste SFIO. Ils prétendent à ce titre prendre la direction du cours des choses.

Georges Leroy, le premier orateur de cette tendance, commença évidemment par prétendre qu'il existerait une continuité révolutionnaire, représentée justement par cette tendance :

« De cœur avec les Zimmerwaldiens et avec les révolutionnaires russes depuis 1917, nous avons suivi avec attention leur action quotidienne, qui s'est toujours trouvée d'accord notre pensée.

C'est donc sans hésitation que nous avons accepté les thèses et les conditions adoptées par le 2^e congrès de la III^e Internationale communiste, en faveur de laquelle nous n'avons cessé de militer, tant au sein du Comité de la III^e, que dans les sections du Parti, dans les Syndicats ou dans les Coopératives.

Personne plus que nous n'a vu avec satisfaction les progrès réalisés par ce mouvement qui ralliait chaque jour un nombre grandissant d'adeptes. »

La motion de la tendance reprend la même argumentation visant à se légitimer :

« Dès que nous fut parvenue la nouvelle de la constitution à Moscou de la III^e Internationale – et alors que tant d'autres cherchaient leur voie – nous entreprenions spontanément, au sein du Parti Socialiste et malgré l'opposition acharnée de ceux qui formaient, à ce moment, sa majorité, la campagne de propagande communiste et soviétique la plus nette et la plus résolue.

Communistes sans conditions de la première heure, nous sommes logiques avec nous-mêmes en demeurant, à la onzième heure, communistes sans réserves.

Nous ne sommes donc, quoi qu'on ait dit, ni des « surextrémistes », ni des « superbolcheviks » (Rires), à moins que ce ne soit outrepasser la discipline communiste que de prendre au sérieux chacune des thèses comme chacune des conditions d'admission votées par le 2^e congrès de l'Internationale communiste. (Approbatons) »

Ils ne resteront évidemment, en raison de leurs conceptions ultras, que très peu de temps dans la Section Française de l'Internationale Communiste, Maurice Heine se faisant notamment éjecter pour avoir tiré avec un pistolet au plafond lors d'une réunion, car on avait refusé une de ses prises parole !

Au congrès de Tours, l'ultra-gauche utilise ainsi l'argument des 21 conditions, considéré comme une technique, afin de se faire valoir et de prendre les commandes. Georges Leroy cherche à se présenter comme le vrai porte-parole du bolchevisme :

« Les thèses et conditions de l'Internationale communiste forment un tout qui constitue les moyens pratiques nécessaires et indispensables à l'établissement du régime nouveau, tel que seul il permettra de réaliser le communisme.

Renoncer à ces moyens, les vouloir incomplets, les accommoder aux anciens moyens, qui ont surabondamment démontré leur vanité et leur impuissance, c'est continuer à se payer de mots et remettre la Révolution aux calendes grecques.

L'Internationale communiste nous demande un changement radical, non seulement dans la forme et les noms, mais dans l'esprit et le caractère ; elle insiste pour une chose

nouvelle, du tout au différente de la chose ancienne, qui a fait faillite et qui, continuée en son fond identique, ne peut que nous vouer à un nouvel échec. »

Le masque tombe cependant dès que la perspective concrète se profile :

« Nous ne sommes pas des sur-extrémistes, mais nous pensons qu'il n'y a pas d'action révolutionnaire possible si l'action syndicale, l'action coopérative et l'action politique ne sont pas convergentes et pour cela nous disons qu'il est indispensable que les militants du Parti forment des noyaux au sein de chacune des organisations où ils militent et que l'action de ces noyaux soit subordonnée à celle de l'ensemble du Parti. »

Pour l'ultra-gauche, le Parti est un état-major permettant un mouvement par en bas, un syndicalisme, un anarchisme. Mais elle n'a aucune considération de la part de l'Internationale Communiste, qui porte son attention sur la dynamique portée par Marcel Cachin et Ludovic-Oscar Frossard.

Le télégramme du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste

Pour l'Internationale Communiste, Marcel Cachin et Ludovic-Oscar Frossard ne sont nullement des bolcheviks, mais elle pense qu'il y a une tendance de fond et que les socialistes français, s'ils se lancent, peuvent se dépasser. Il s'agit de débloquer la situation avant tout et c'est pour cela que l'Internationale Communiste cherche des rapports cordiaux, sans être trop exigeante à part en ce qui concerne la rupture avec la droite et le centre. Elle considère que cette rupture faite, les choses avanceront d'elles-mêmes.

Aussi, l'Internationale Communiste décida de saluer le congrès de Tours, au moyen d'un télégramme du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste. Il mettait l'accent sur l'affrontement avec les centristes – on devine qu'il n'était pas fait confiance en ce domaine à Marcel Cachin et Ludovic-Oscar Frossard.

Voici le télégramme, reçu le troisième jour du congrès.

Riga, 24 décembre.

Chers camarades, c'est avec un plaisir extrême que le Comité exécutif de l'Internationale communiste suivra les travaux de votre Congrès, qui occupera sans aucun doute une place importante dans l'histoire du mouvement ouvrier français.

Nous avons lu un projet de résolution portant les signatures des camarades Loriot, Monatte, Souvarine, Cachin, Frossard et autres.

Sauf quelques points (la domination du Parti), nous pouvons nous solidariser avec cette résolution.

Nous avons lu ensuite un projet de résolution signé par Longuet, Paul Faure et autres. Cette résolution est pénétrée d'un esprit de réformisme et de diplomatie mesquine et chicanière.

Les thèses approuvées par le 2e Congrès de l'Internationale Communiste admettent certaines exceptions en faveur de réformistes qui se soumettront maintenant aux décisions de l'Internationale communiste et renonceront à leur opportunisme d'autrefois.

Le projet de résolution signé de Longuet et Paul Faure montre que Longuet et son groupe n'ont aucune envie de faire exception dans le camp des réformistes. Ils ont été et restent des agents déterminés de l'influence bourgeoise sur le prolétariat.

Ce qui est le plus remarquable dans leur résolution, c'est moins ce qu'ils disent que ce qu'ils taisent. De la révolution mondiale, de la dictature du prolétariat, du système soviétiste, Longuet et ses amis préfèrent, ou bien ne rien dire du tout, ou bien dire les plus banales ambiguïtés.

L'Internationale Communiste ne peut rien avoir de commun avec les auteurs de pareilles résolutions. Le plus mauvais service qu'on puisse rendre dans les circonstances actuelles au prolétariat français est d'imaginer je ne sais quel compromis embrouillé qui sera ensuite un véritable boulet pour votre Parti.

Nous sommes profondément convaincus, chers camarades, que la majorité des ouvriers conscients de France n'admettra pas un compromis aussi ruineux avec les réformistes et qu'elle créera enfin à Tours le vrai Parti communiste un et puissant, libéré des éléments réformistes et semi-réformistes.

C'est en ce sens que nous saluons votre Congrès et que nous lui souhaitons le succès.

Vive le Parti communiste de France ! Vive le prolétariat français !

Le Comité exécutif de l'Internationale communiste : Zinoviev, Lénine, Trotsky, Boukharine (Russie) ; Rosmer (France) ; Janson (Hollande) ; Chabline (Bulgarie) ; Sultan Zade (Perse) ; Comwitch (Amérique) ; Quelch (Angleterre) ; Milkić (Yougoslavie) ; Manner (Finlande) ; Stučka (Lettonie) ; Chtchakaïa (Géorgie) ; Roudianski, Varga (Hongrie) ; Steinhardt (Autriche). — ROSTA [Agence Russe des Télégraphes]

L'Internationale Communiste envoya également une de ses principales figures, en la personne de Clara Zetkine.

L'intervention de Clara Zetkine au nom de l'Internationale Communiste

L'Internationale Communiste envoya au congrès de Tours la communiste allemande Clara Zetkine, déjà très âgée puisque née en 1857. Elle fut dans l'impossibilité d'arriver dès le départ, car le gouvernement français d'Alexandre Millerand – exclu du Parti socialiste SFIO en 1904 - lui avait interdit l'entrée dans le pays.

Elle écrit par conséquent une lettre dénonçant son impossibilité de venir, dont le ton est très différent de celui du triomphalisme qu'on trouvait alors dans les rangs du Parti Socialiste SFIO, puisqu'elle accuse celui-ci d'être dans une faiblesse complète.

Outre que le gouvernement soit en mesure de faire ce qu'il veut de par la faible influence des socialistes, elle rappelle que le gouvernement a accusé de complot Fernand Loriot et Boris Souvarine, à la suite de grèves des cheminots en mai ; il s'agit des principaux cadres du Comité de la IIIe Internationale, qui furent emprisonnés à la suite de cette accusation et ne purent ainsi participer au congrès de Tours.

« Je laisse aux ouvriers révolutionnaires de France la réponse à donner au gouvernement [pour son interdiction d'entrée dans le pays], recourant aux moyens les plus misérables dans la lutte gigantesque entre les classes antagonistes.

Il y en a une seule, digne d'eux. C'est l'adhésion à la Troisième Internationale, dont je devais être une porte-parole.

Petite comme est la chose en elle-même, le refus du visa ressemble pourtant à ces pailles qui font voir d'où le vent vient et dans quel sens il va.

Le même Parti Socialiste français, dont la plus grande majorité a enchaîné le prolétariat du pays au char de la guerre sanglante des impérialistes, assoiffés de profit et de puissance, ne jouit pas en récompense d'assez d'autorité et de respect, pour pouvoir décider qui sera admis à son Congrès et qui y prendra la parole.

C'est le gouvernement des renégats du socialisme, des serviteurs sans vergogne et sans scrupule des expropriateurs des ouvriers et paysans, qui en décide. Les prolétaires qui, insensément, criminellement, ont sacrifié des centaines de milliers de leurs meilleurs, ne sont pas libres d'accorder l'hospitalité de leur pays à qui bon leur semble.

Quelle preuve éclatante de la faiblesse, de l'impuissance de la classe ouvrière en France !

Ce petit fait accentue ce que l'emprisonnement de longs mois des communistes convaincus et dévoués Loriot et Souvarine, ce que les condamnations des grévistes courageux ont gravé au cerveau des ouvriers français. »

Arrivée enfin au congrès, de manière clandestine, elle tint un discours dans la même perspective :

« Pour que ce Congrès réalise cette œuvre grandiose de l'Histoire, il faut que vous fassiez de la division pour arriver à l'union.

Il faut faire la division avec le passé, avec la politique réformiste, opportuniste, des majoritaires et des centristes avec leur phraséologie et leur idéologie opportunistes et contre-révolutionnaires, phraséologie des social-patriotes d'un côté et social-pacifistes de l'autre.

Il faut substituer à cette politique la politique purement révolutionnaire et la lutte de classes du prolétariat.

L'unité du Parti que vous avez à présent n'est pas une forteresse qui décuplera vos forces dans la lutte contre l'ennemi.

Cette unité du Parti n'est même pas une maison bien construite dans laquelle vous trouverez les agréments d'une petite vie domestique pour les travaux de réforme ; c'est un bâtiment en ruines, c'est une maison croulante où nos pas en avant sont empêchés par les ruines du passé (...).

Il faut donner votre adhésion pure et simple, nettement, à la Troisième Internationale, pas seulement à ses principes, à sa tactique, mais aussi à ses conditions. (Applaudissements sur de nombreux bancs.) (...)

Tous nos efforts au Parlement seront toujours anéantis par les balles et les mitrailleuses au service de la bourgeoisie. Alors, il faut arriver à la lutte révolutionnaire pour conquérir le pouvoir politique.

Et si vous voulez faire cette conquête, vous ne pouvez pas marcher la main dans la main avec les défenseurs d'une politique de trahison et de faiblesse. »

Cette insistance sur les balles et les mitrailleuses était évidente du point de vue de l'Internationale Communiste, mais elle posait un vrai problème de fond dans la tradition socialiste.

La grande peur de la lutte armée

Le Parti socialiste SFIO, depuis sa fondation en 1905, est une machine de propagande se mettant en branle avec les élections. Il n'est pas un Parti de lutte sociale, car il laisse cela aux syndicats ; il n'est pas un Parti de lutte politique, car il est axé sur la République parlementaire. Il n'a donc aucune expérience du combat politique ouvert et de la clandestinité ; il appréhende donc particulièrement les exigences bolcheviques d'aller dans le sens de la guerre civile.

L'opposition à l'adhésion ne cesse d'insister sur la question du mode d'organisation bolchevique, espérant convaincre encore en jouant la carte des traditions socialistes de soumission au cadre républicain. Les deux figures clefs sont Paul Faure et Léon Blum, qui prendront ensuite la direction de la SFIO « maintenue », Paul Faure étant le numéro 1 et également le rédacteur en chef du quotidien de la SFIO, *Le Populaire*.

Voici comment Paul Faure accuse au Congrès de Tours les partisans de l'Internationale Communiste de courir à l'aventure :

« Dans la direction où vous allez, il faut que vous sachiez à quelles forces de résistance et de répression vous allez vous heurter. (Applaudissements sur certains bancs, bruits.)

Toutes ces organisations se préparent contre la classe ouvrière et tout soulèvement éventuel. Elles se préparent non plus seulement avec le fusil – cette période est dépassée

– mais, je le répète, avec les mitrailleuses, avec les gaz asphyxiants... (Interruptions, tumulte.).

Il y a plus encore que l'organisation policière et militaire des répressions éventuelles. Vous vous heurterez aussi à l'organisation systématique et habile des briseurs de grèves (...).

Toutes les révolutions ont été faites par des armées en déroute. (Très bien!) Les révolutions allemande, autrichienne, russe ont été faites par des armées, avec des soldats. Maintenant que les soldats ont rendu leurs armes, vous n'avez plus rien entre les mains.

La bourgeoisie – persuadez-vous en bien – cette bourgeoisie que vous avertissez tous les jours que vous allez faire la révolution, s'amuse de vous et vous amènera dans des guet-apens. (Applaudissements sur certains bancs. Mouvements divers.) »

Voici comment Léon Blum dit la même chose en attaquant plus précisément le bolchevisme :

« Il n'y a pas un socialiste, si modéré soit-il, qui se soit jamais condamné à n'attendre que d'un succès électoral la conquête du pouvoir. Là-dessus, il n'y a aucune discussion possible.

Notre formule à tous est cette formule de Guesde, que Bracke me répétait il y a quelque temps : « Par tous les moyens, y compris les moyens légaux. »

Mais cela dit, où apparaît le point de divergence ? Il apparaît en ceci, c'est que la conception révolutionnaire que je viens de vous indiquer, et qui était celle de Jaurès, de Vaillant, de Guesde, a toujours eu à se défendre contre deux déviations contraires et a toujours frayé difficilement son chemin entre une déviation de droite et une déviation de gauche.

La première est précisément cette déviation réformiste dont je parlais tout à l'heure. Le fond de la thèse réformiste, c'est que, sinon la totalité de la transformation sociale, du moins ce qu'il y a de plus substantiel dans les avantages qu'elle doit procurer à la classe ouvrière, peut être obtenu sans crise préalable du pouvoir politique. Là est l'essence du réformisme.

Mais il y a une seconde erreur, dont je suis bien obligé de dire qu'elle est, dans son essence, anarchiste. C'est celle qui consiste à penser que la conquête des pouvoirs publics est par elle-même une fin, alors qu'elle n'est qu'un moyen, qu'elle est le but, alors qu'elle n'est que la condition, qu'elle est la pièce, alors qu'elle n'est que le prologue (...).

Ouvrez votre carte du Parti. Quel est l'objet que le parti socialiste jusqu'à présent se donnait à lui-même ? C'est la transformation du régime économique.

Ouvrez les statuts de l'Internationale communiste. Lisez l'article dans lequel l'Internationale définit son but.

Quel est ce but ? La lutte à la main armée contre le pouvoir bourgeois. »

Suit alors une dénonciation populiste du bolchevisme par Léon Blum : ce serait du blanquisme, des petites avant-gardes cherchant non pas à organiser les masses « inorganiques », mais à les entraîner dans un soulèvement, etc.

Cette question de la prise du pouvoir par la lutte armée reflète en fait tout l'arrière-plan républicain du Parti socialiste SFIO.

L'incapacité à dépasser les traditions socialistes françaises

Les appréhensions quant à la prise du pouvoir par la lutte armée s'accompagnaient de toute une série d'autres du même type, largement partagées. Ludovic-Oscar Frossard, pourtant le chef de file avec Marcel Cachin du mouvement pour l'adhésion à l'Internationale Communiste, ne cachait pas ses « réserves ».

De manière totalement opposée au bolchevisme et absolument dans la tradition socialiste française, il expliqua ainsi qu'il voulait l'indépendance syndicale :

« Je ne dissimule pas un instant au Congrès que je préférerais que le mouvement syndical, dans notre pays, à l'exemple du mouvement syndical dans d'autres pays, s'accordât davantage avec le mouvement socialiste (très bien!) et que si j'avais le choix, je préférerais à notre Confédération Générale du Travail une C.G.T. qui, à l'exemple de la Confédération Générale du Travail italienne, se mettrait à la disposition du Parti pour les grands mouvements d'ordre politique nécessités par les circonstances. »

Puis, après avoir expliqué que c'est la conséquence du refus des syndicalistes de se plier aux réformistes socialistes alors, Frossard en déduit que :

« La subordination du mouvement syndical au mouvement socialiste est dans notre pays une impossibilité matérielle et une impossibilité morale.

Aussi bien n'est-ce pas cela qui importe pour l'action révolutionnaire que nous voulons accomplir. Ce qui importe, c'est que la Confédération Générale du Travail soit pénétrée de cet esprit ; c'est que dans les syndicats les socialistes sachent demeurer des socialistes prêts à toutes les éventualités (Applaudissements.)

Ce qui importe, c'est qu'ils n'oublient jamais, nulle part, sur quelque terrain qu'ils se placent, leur devoir de socialistes ; c'est qu'on en finisse avec cette situation paradoxale de militants socialistes qui, au sein de l'organisation syndicale, combattent avec véhémence comme des « politiciens » leurs camarades du parti (Applaudissements.)

Ce qui importe enfin, c'est que, par une propagande inlassable, nous parvenions à opérer le redressement de notre mouvement ouvrier et à lui redonner cette belle vigueur révolutionnaire qu'il avait avant la guerre (...).

J'ai confiance que nous parviendrons à réaliser, non pas la subordination d'un mouvement à l'autre, mais l'unité de front du prolétariat révolutionnaire dans notre pays. Et c'est cela qui importe ?

Il n'est pas un seul d'entre nous, je tiens à le redire, qui veuille domestiquer le mouvement syndical. »

Ludovic-Oscar Frossard restait tout à fait dans le cadre de l'acceptation socialiste, voire de la fascination pour l'actionnisme substitutiste des syndicalistes révolutionnaires, pourtant foncièrement hostiles au Parti Socialiste SFIO.

Une autre réserve de Ludovic-Oscar Frossard concernait la question de l'épuration. Base de la démarche bolchevik, Ludovic-Oscar Frossard la récusait au nom bien entendu des traditions socialistes françaises.

Voici ce qu'il dit, assumant d'être en conflit avec l'Internationale Communiste :

« Je parle ici au nom de la majorité solidaire : aucune exclusion.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement ? J'ai dit, non seulement ici, mais à Moscou et dans toute la campagne qui aboutit à l'adhésion de notre Parti à la IIIe Internationale, que des hommes comme moi se déshonoreraient s'ils acceptaient de renier et de frapper ceux aux côtés desquels ils ont mené la bataille pour le redressement socialiste pendant de longues années.

Je le répète encore aujourd'hui, si l'on m'avait demandé de frapper Longuet d'exclusion, si l'exclusion de Longuet avait pu être votée par ce Congrès, moi, je serai parti avec Longuet. (Applaudissements.)

On me demande d'être net, je suis net. (Mouvements divers.)

Il n'est rien qui puisse, sur ce point, modifier ni mon état d'esprit, ni celui des membres de ma fraction, ni la résolution que nous avons signée ensemble. (Très bien à gauche.) (...)

Ce n'est pas sans tristesse que je conclus. Nous allons nous séparer (...).

Quant à moi, demain, je parlerai de vous sans amertume. Demain je ne prononcerai pas à votre égard une parole blessante. Je vous considère comme des socialistes et je le dis.

Je vois ici des hommes que je connais depuis quinze ans, des hommes comme Blum qui a apporté au Parti son talent, sa vaste culture, sa puissance de travail, qui l'a grandement honoré, des hommes comme Renaudel, avec lequel je n'ai jamais été d'accord dans le Parti, mais dont je sais qu'il est un homme de courage et de probité (Applaudissements.), Renaudel dont il nous arrive souvent de nous dire entre nous : « S'il était avec nous, quelle belle force révolutionnaire ce serait. » (Très bien ! Mouvements.) (...)

Maintenant, c'est à mes amis du centre que je vais m'adresser. Je leur dis : vous n'avez pas le droit de nous quitter ; vous ne le pouvez pas ; vous ne le devez pas. Nous avons besoin de vous comme vous avez besoin de nous. »

Ludovic-Oscar Frossard en reste tout à fait au socialisme comme tempérament, faisant même l'éloge du mysticisme en s'appuyant sur la grande figure de l'idéalisme spiritualiste que fut Charles Péguy :

« Je me souviens d'une époque où nous redoutions que les jeunes s'en aillent à d'autres organisations que les nôtres.

Ils sont venus, les uns par passion anti-militariste et antiguerrière, les autres, comme autrefois ceux dont Charles Péguy parlait dans son livre Notre jeunesse, à la recherche d'une « mystique ».

D'où qu'ils viennent, qu'ils soient les bienvenus parmi nous. »

On est là très éloigné des exigences de conscience et d'organisation du bolchevisme. Et c'est justement cet idéalisme qui va donner des armes à Léon Blum pour présenter les oppositionnels comme les seuls rationalistes.

Le jeu tactique des oppositionnels

La grande erreur tactique de la gauche du Parti, c'est que les jeux sont faits : on sait avant même le congrès que l'adhésion à la IIIe Internationale est acquise, puisque chaque Fédération a voté en son sein et que les résultats sont connus avant le congrès lui-même. Or, cela permet à la droite de se poser comme unitaire et comme martyr.

Les premiers mots du premier orateur, Léon Blum, relèvent de ce jeu tactique :

« Je demande au Congrès d'avoir égard à ce qu'il y a d'ingrat dans la tâche que mes camarades m'ont confiée devant une assemblée dont la résolution est arrêtée, dont la volonté d'adhésion est fixée et inébranlable. »

Il en va de même pour les premiers propos de Paul Faure, consistant à s'étonner qu'il va répéter ce qu'il a dit au congrès précédent, à Strasbourg, sans que cette fois la majorité du Parti soit avec lui :

« Je sens que je vais me heurter à l'hostilité d'une grande majorité. Il faut donc qu'il se soit passé quelque chose de grave pour qu'il y ait eu un pareil déplacement des forces socialistes !

Il faut que nous nous expliquions, que nous nous demandions les uns et les autres, pourquoi ce changement si rapide et si spontané chez les autres ?

Je disais à Strasbourg : À Moscou ? - Oui ! Aujourd'hui encore je continue à faire la demande en mariage, mais pour le mariage il faut être deux et les réponses qui nous sont faites ne favorisent pas, à mon sens, le contrat. »

Toute l'argumentation de la tendance de Léon Blum, comme celle de Longuet – Paul Faure dont elle n'est qu'une variante, est de dire que normalement les socialistes français savent discuter, qu'ils sont ouverts entre eux, que tout le monde se connaît, que donc rester bloqué sur tel ou tel point c'est sortir de la tradition, qu'eux défendent par conséquent la tradition, que les tenants de la IIIe Internationale importent des comportements et des attitudes étrangères et hors contexte, etc.

Les oppositionnels seraient donc des martyrs d'un sectarisme importé de Russie. Léon Blum a le dessus parmi les oppositionnels justement parce que sa critique va plus loin : c'est celle qui oppose le plus le socialisme à la française au bolchevisme, parce qu'en fait il dénonce en même temps la social-démocratie historique avec sa primauté du politique et son souci de centralisation.

Léon Blum ne le sait pas, mais il se fait le défenseur intransigeant de l'opposition au bolchevisme autant qu'à la social-démocratie, et c'est pour cela que son discours au congrès de Tours aura un tel succès. Elle reflète toute une tradition française, en opposant un parti décentralisé, fédéral, avec des tendances, au « bloc » de type social-démocrate / bolchevik :

« Quel sera le parti nouveau que vous voulez créer ?

Au lieu de la volonté populaire se formant à la base et remontant de degré en degré, votre régime de centralisation comporte la subordination de chaque organisme à l'organisme qui lui est hiérarchiquement supérieur ; c'est, au sommet, un comité directeur de qui tout doit dépendre, c'est une sorte de commandement militaire formulé d'en haut et se transmettant de grade en grade jusqu'aux simples militants, jusqu'aux simples sections.

L'autonomie des groupes et des fédérations ? Les thèses vous disent que c'est une pure et simple hérésie. Il ne peut plus être question de cela dans l'organisme communiste.

Donc hiérarchisation de tous les organes du Parti, de telle façon que tout organe dépende, par une subordination directe, de l'organisme qui lui est supérieur (...).

Les thèses communistes vont vous imposer, d'une part, la subordination à tous les degrés, avec à la tête, un comité directeur, et, de l'autre, des organismes clandestins que vous êtes tenus d'organiser (...).

Comment ces organismes se formeront-ils ? Est-ce qu'à l'issue de ce congrès, après avoir nommé votre comité directeur public, vous allez procéder à la nomination du comité clandestin ? (Exclamations)

Est-ce que vous allez mettre aux voix la désignation de cet organisme ? (Applaudissements à droite)

Votre comité directeur occulte ne pourra donc pas naître d'une délibération publique de votre congrès, il faudra qu'il ait une autre origine. Il faudra que sa constitution vous soit apportée du dehors.

Ceci revient à dire que, dans le Parti qu'on veut nous faire, le pouvoir central appartiendra finalement à un comité occulte désigné – il n'y a pas d'autre hypothèse

possible – sous le contrôle du comité exécutif de l'Internationale elle-même. Les actes les plus graves de la vie du Parti, ses décisions seront prises par qui ? Par des hommes que vous ne connaîtrez pas. (Exclamations. Bruit. Mouvement) (...)

Il est vraiment bien extraordinaire qu'on vienne nous parler de tyrannie dans le Parti actuel : tyrannie des chefs, tyrannie des élus. Je ne sais pas quels moyens les élus emploient aujourd'hui pour exercer leur tyrannie, mais du moins vous les connaissez, vous pouvez vous en prendre à eux.

Et demain ? Vous vous en prendrez à qui ? À des anonymes, à des inconnus, à des masques. (Protestations sur certains bancs, applaudissements sur d'autres)

L'unité dans le Parti – on vous l'a dit hier en des termes que je voudrais que vous n'oubliez pas – étant jusqu'à ce jour une unité synthétique, une unité harmonique, c'était une sorte de résultante de toutes les forces, et toutes les tendances intervenaient pour fixer et déterminer l'axe commun de l'action.

Vous, ce n'est plus l'unité en ce sens que vous recherchez, c'est l'uniformité, homogénéité absolues.

Vous ne voulez dans votre Parti que des hommes disposés, non seulement à agir ensemble, mais encore prenant l'engagement de penser ensemble : votre doctrine est fixée une fois pour toutes !

Ne varietur ! Qui ne l'accepte pas, n'entre pas dans votre parti ; qui ne l'accepte plus devra en sortir. »

Tout cela relève d'un jeu tactique en fait, car le but des oppositionnels est de présenter le vote majoritaire comme un putsch, une anomalie. Une fois mis cela en place lors des discours, la fracture sera aisément assumée au moment des votes.

Le piège en deux temps du vote pour l'adhésion

Le piège s'est immanquablement refermé sur les partisans de la IIIe Internationale, en deux temps trois mouvements. La première étape consista à organiser un petit scandale avant le vote, au cinquième jour, le 29 décembre.

À un moment pendant le congrès, on s'aperçoit qu'il manque des délégués, qui discutent à l'extérieur, apparemment en recherche d'un accord en marge du congrès. C'est le scandale général, il y a des débats pour savoir s'il doit y avoir ou non suspension de séance, ce qui a finalement lieu à 16h45, pour une reprise à 18h15, d'une très courte durée, juste le temps de décider de reprendre à 20h30 !

La reprise a lieu en fait à 21h ; Fernand Le Goïc voulut intervenir en proposant une sorte de motion conciliatrice pour tout le monde, mais n'ayant pas de mandat il en fut empêché tant par le président que par l'ensemble des présents.

La première étape visait à établir une véritable tension, tout en cassant l'élan naturel allant au vote. Il fallait prolonger le tir et pour cette raison, dans la foulée, Léon Blum intervint alors encore une fois... pour dire que lui et ses partisans ne participeraient pas au vote sur l'adhésion à la IIIe Internationale !

C'était là un coup magistral. Il s'agissait de pouvoir se positionner comme non-réformiste tout en faisant passer les pro-IIIe Internationale pour des sectaires. Ce coup était sorti de nulle part et personne ne protesta devant une telle action dont la nature était pourtant évidente si on réfléchit aux forces en présence.

Les partisans de l'Internationale Communiste étaient piégés par leur volonté d'en finir. Et en apparence, ils triomphèrent, puisque le vote dans la foulée donna 3 208 mandats pour l'adhésion à la IIIe Internationale, à quoi s'ajoutent 44 mandats pour la motion d'ultra-gauche qui se reporta sur celle-ci.

En face, la motion Longuet n'obtenait que 1 022 mandats, alors qu'il y avait 60 mandats pour une motion proposée par Adrien Pressemanne et voulant maintenir le principe de la « défense nationale ». Il y avait également 397 abstentions et 32 absents.

Aux résultats, les partisans de la IIIe Internationale entonnèrent l'Internationale, repris par les partisans de Longuet qui enchaînèrent par « Vive Jaurès ! », ce qui fut repris par les premiers sous la forme « Vivent Jaurès et Lénine ! ».

Vint alors la troisième étape. En ne participant pas au vote les partisans de Jean Jaurès avaient provoqué une scission sans même que cela se remarque. Les « reconstructeurs » se précipitèrent dans la brèche.

Ils exigèrent en effet dans la foulée du vote pour rejoindre la IIIe Internationale que soit votée la motion suivante, qui rejetait le contenu du message reçu par télégramme lors du congrès par cette même IIIe Internationale :

« La Congrès, profondément ému par le télégramme du Comité exécutif de la IIIe Internationale et les violentes polémiques qu'il contient, déclare se refuser à s'engager dans la voie des exclusions demandées par ce télégramme, et proclame sa volonté de maintenir intacte l'unité actuelle du Parti socialiste. »

Cette proposition de motion fut accompagnée d'un ultimatum : si elle n'était pas votée, les reconstructeurs sortiraient du Parti.

Ce n'était évidemment qu'un prétexte pour ne pas se plier à la majorité. Mais celle-ci avait commise l'erreur de permettre à la tendance de Léon Blum de se mettre de côté et d'avoir toléré le scandale de négociations en coulisses en plein congrès.

Qui plus est, les réserves de Ludovic-Oscar Frossard et de Marcel Cachin sur une prétendue brutalité de la part des bolcheviks laissaient un espace pour la présentation du télégramme comme d'un chantage.

Les nouveaux majoritaires continuèrent d'ailleurs en cherchant à se distinguer de l'exigence des bolcheviks. La réponse des partisans de la IIIe Internationale, par la voix de Daniel Renoult, est ainsi... qu'il n'est pas besoin d'une telle motion, car aucune exclusion n'était prévue ! Du moment qu'on accepte les nouvelles règles dans le Parti, personne ne se fera exclure, le télégramme dit une chose mais ce serait négociable, etc.

Une motion en ce sens fut alors proposée, contournant les exigences de la IIIe Internationale en disant que tout cela relève du débat d'idées, qu'il ne faut pas éjecter les centristes, etc.

« Le Congrès ayant pris connaissance de la déclaration du camarade Zinovieff et de la critique qu'elle dirige, dans les termes ardents de la polémique doctrinale contre la politique de la droite et celle de la fraction dite centriste, rappelle que l'indispensable discipline vis-à-vis de l'Internationale communiste n'exclut pas pour celle-ci, ainsi qu'il est dit dans l'article 16 des conditions votées par le dernier Congrès de Moscou, le devoir de tenir compte des circonstances de lutte si variées et de n'adopter de résolutions générales et obligatoires que dans la mesure où elles sont possibles.

Il déclare que la motion d'adhésion signée par le Comité français de la IIIe Internationale, approuvée par le Conseil exécutif de la IIIe Internationale, légifère pour l'avenir, n'impose aucune exclusion pour le passé, et précise, de la manière la plus formelle, que les exclusions prévues à l'article 7 et à l'article 20 des conditions de Moscou ne peuvent s'appliquer à aucun membre du Parti acceptant, dans son principe, la décision du présent Congrès et conformant son action publique à la discipline commune. »

C'était là tenter une conciliation qui était précisément ce que les scissionnistes attendaient. Ils n'avaient qu'à finir le travail.

La sortie des scissionnistes

Devant l'exigence des « reconstructeurs », les partisans de la IIIe Internationale se posaient comme les défenseurs du passé de la SFIO et réfutèrent le principe d'exclusions. Ludovic-Oscar Frossard expliqua même qu'il n'était pas d'accord avec Zinoviev, que les centristes ne seraient pas « des serviteurs de l'influence bourgeoise ».

Il tenta de jouer sur les sentiments, ne comprenant rien à au terrible coup que les centristes portaient au Parti :

« Camarades de la reconstruction : restez avec nous ! Je le proclame : vous êtes autant que nous de bons ouvriers du Socialisme international.

Restez avec nous, ô vous avec qui j'ai lutté dans les conditions les plus difficiles. Restez avec nous, je vous le demande. Restez avec nous pour l'avenir du Socialisme international !

Il ne se peut pas que vous restiez insensibles à l'appel que je vous adresse de toutes mes forces, presque en désespéré.

Camarades de la reconstruction, à cette heure difficile où nous tenons les destinées de notre parti entre nos mains, élevez-vous, je vous en conjure, comme j'essaie de le faire moi-même, au-dessus de nos déchirements intérieurs, si douloureux qu'ils soient, arrachez-vous aux blessures d'amour-propre et ne songez, comme j'essaie de le faire en cet instant suprême, qu'à l'intérêt qui doit nous unir tous, celui de la classe ouvrière et du Socialisme international. »

Or, tout cela n'avait aucun sens. La position des centristes quant au télégramme de la IIIe Internationale n'était évidemment qu'un prétexte. En les valorisant ainsi, alors qu'ils étaient d'avoir une démarche scissionniste, Ludovic-Oscar Frossard ne faisait que leur donner une légitimité. Les centristes ruèrent ainsi dans les brancards, refusèrent d'en accepter le contenu, Longuet étant ici un très bon acteur.

« Daniel Renoult : Mon cher Longuet...

Longuet : Non ! Non ! Je suis un agent de la bourgeoisie, je ne peux plus vous être cher.

Daniel Renoult : Je vous ai dit, mon cher Longuet... (Bruit au centre.) Vous le savez, nous vous l'avons dit au cours de la discussion que nous avons eue cet après-midi, nous n'acceptons à aucun degré l'interprétation que vous donnez à cette phrase de Zinoviev...

Longuet : Ce n'est pas une interprétation, il y a des mots. »

Et évidemment, la motion proposée par les partisans de la IIIe Internationale fut refusée par les « reconstructeurs », qui argumentaient qu'il faudrait dénoncer le télégramme, la confiance serait rompue, le prestige des centristes critiqués étant perdu ils seraient déshonorés s'ils restaient, etc.

Qui vint alors à la rescousse des « reconstructeurs » ? Bien évidemment Léon Blum et sa tendance de « résistance socialiste ». C'était un admirable coup tactique. En se mettant à la marge au moment du vote, les partisans de Léon Blum n'apparaissaient pas comme des opposants à la bonne marche des choses et ils avaient d'autant plus les mains libres pour venir à la défense d'une minorité prétendument agressée par la nouvelle direction.

Les partisans de Léon Blum affirmèrent ainsi qu'ils soutiendraient la motion des « reconstructeurs », rédigée par Paul Mistral, qui obtint 1398 mandats. La motion de la nouvelle direction s'appuyait de son côté sur 3 247 mandats, alors qu'il y avait 143 abstentions et 29 absents.

Or, cela impliquait la formation de deux nouveaux blocs, une chose qui n'aurait pas pu avoir lieu si les partisans de Léon Blum avaient participé au vote initial.

Ne restait plus alors qu'à porter le coup de grâce. Paul Faure annonça que les « reconstructeurs » se réuniraient le lendemain matin pour examiner la situation, c'est-à-dire évidemment en réalité de former une nouvelle structure, dont les bases avaient été prévues depuis plusieurs mois déjà. Il y a notamment une captation de fonds pour *Le Populaire*, un quotidien parisien qui deviendra par la suite l'organe de la SFIO « maintenue ».

Il fallait toutefois que la mise à l'écart des « reconstructeurs » tourne à la crise ouverte. Là encore, les partisans de Léon Blum furent à la manœuvre. Dans la foulée de la décision des « reconstructeurs » de se réunir le lendemain, Dominique Paoli annonça le départ des partisans de la « résistance socialiste », officialisant par-là la scission, la déclaration qu'il lut accusant bien entendu la majorité de sectarisme, d'aventurisme, de dogmatisme, etc.

« En dépit de tous les artifices accumulés jusqu'à la dernière heure pour en dissimuler le caractère et les conséquences, l'adhésion sans réserves et sans garanties à la IIIe Internationale crée un Parti entièrement nouveau, nouveau par sa doctrine, nouveau par sa tactique, nouveau par ses règles d'organisation et de discipline.

Il ne dépend pas d'un vote de Congrès de reporter sur le Parti de demain l'engagement qui continue à nous lier au Parti d'hier et d'aujourd'hui ; qu'il ne dépend pas davantage d'un vote de Congrès d'interrompre la vie du socialisme en France ni d'empêcher la participation du prolétariat français à une Internationale qui puisse comprendre l'universalité des travailleurs organisés.

Nous laissons donc le premier Congrès communiste tenir ici ses assises. Le Congrès du Parti socialiste (Section française de l'Internationale ouvrière) continuera ses travaux dans la salle du Démophile, 72 rue de Lariche, demain jeudi, à 10 heures du matin.

Y sont invités tous ceux des délégués qui n'acceptent pas les résolutions du Congrès de Tours transformant le Parti en Parti communiste. »

Non seulement les partisans de l'Internationale Communistes s'étaient fait manœuvrés, mais ils ne virent même pas que les scissionnistes menaient une grande opération de récupération du Parti socialiste SFIO afin de s'en présenter comme le canal historique, les seuls légitimes.

Les partisans de l'Internationale Communiste pensaient avoir à faire face séparément à la droite, les « reconstructeurs », la « résistance socialiste » : tout convergeait en fait contre eux. Leur réussite dans la transformation du Parti socialiste SFIO en Section Française de l'Internationale Communiste commençait par une débâcle politique.

Le sens de la scission

Les scissionnistes avaient admirablement bien mené leur opération. Les partisans de l'Internationale Communiste pensaient en être débarrassés ; Ludovic-Oscar Frossard dit ainsi :

« Ne nous dissimulons pas que la scission qui est intervenue est une scission de chefs bien plus qu'une scission de troupes – je pourrais même dire qu'elle est surtout une scission d'élus. (Applaudissements.) »

C'était là une illusion totale, fondée sur une incompréhension d'un affrontement entre lignes. Les scissionnistes avaient formé un bloc et posé lors du congrès les bases de leur structuration. C'est tout à fait flagrant quand on voit les propos de Léon Blum au congrès de Tours quant à la défense nationale.

Feignant l'humilité, prétendant s'empresse de quitter la tribune, Léon Blum a donné des gages à la bourgeoisie pour la suite :

« Nous avons volontairement posé le problème dans notre motion. Nous avons affirmé quelque chose, et nous l'affirmons encore : il y a des circonstances où, même en régime capitaliste, le devoir de défense nationale existe pour les socialistes. (Mouvements divers).

Je ne veux pas entrer dans le fond du débat.

[Une voix : Précisez.]

Non. Je ne veux pas prendre corps à corps une pensée qui, au fond, est une pensée tolstoïenne ou néo-chrétienne plutôt qu'une pensée socialiste.

[Un délégué : Précisez les cas ; faites une hypothèse.]

C'est bien simple : l'hypothèse d'une agression caractérisée, l'attaque de quelque nation que ce soit. (Mouvements divers, bruits, cris : « À bas la guerre ! ». Les délégués entonnent L'Internationale. Tumulte)

[Le président : La parole est à Pressemane avec l'autorisation du camarade Blum.

Voix nombreuses : Non ! Non ! (Bruit)]

Je suis resté quelques minutes de trop à la tribune. Je vous remercie de l'attention que vous m'avez prêtée. Les derniers mots que j'ai prononcés ont fait apparaître chez vous des sentiments que vous exprimerez, j'espère, dans votre motion, car elle est encore muette sur ce point. (Applaudissement sur les bancs de droite, cris, tumulte)

Cela dit, je me hâte de conclure et de descendre de la tribune.

Sur les questions d'organisation, sur les questions de conception révolutionnaire, sur les rapports de l'organisation politique et de l'organisation corporative, sur la question de la dictature du prolétariat, sur la question de la défense nationale, je pourrais dire aussi sur ce résidu sentimental de la doctrine communiste, que nous ne pouvons pas plus accepter que sa forme théorique, sur tous ces points, il y a opposition et contradiction formelles entre ce qui a été jusqu'à présent le socialisme et ce qui sera demain le communisme. »

Léon Blum ne quitta évidemment pas la tribune, continuant son discours. Daniel Renoult intervint dans la foulée pour le dénoncer vigoureusement, fort logiquement :

« Je déclare que, en effet, à l'heure actuelle, après le discours provocateur que vous venez d'entendre, il est impossible que des socialistes vraiment révolutionnaires cohabitent dans le même Parti avec Léon Blum ! »

Cela était juste, mais pour autant le congrès avait laissé un immense espace à Léon Blum qui, dans les faits, avaient bien plus que les tenants de la IIIe Internationale compris que le bolchevisme est une idéologie tout à fait complète :

« Le IIe congrès international de Moscou avait eu de toute évidence le caractère d'une sorte de Congrès constituant.

Sur tous les terrains, au point de vue doctrinal comme au point de vue tactique, il a énoncé un ensemble de résolutions qui se complètent les unes et les autres et dont l'ensemble forme une sorte d'édifice architectural, entièrement proportionné dans son plan, dont toutes les parties se tiennent les unes aux autres, dont il est impossible de nier le caractère de puissance et de majesté.

Vous êtes en présence d'un tout, d'un ensemble doctrinal. Dès lors, la question qui se pose à tous est la suivante : Acceptez-vous ou n'acceptez-vous pas cet ensemble de doctrines qui ont été formulées par le Congrès de l'Internationale communiste ?

Et accepter – j'espère qu'il n'y aura aucune divergence de pensée sur ce point – accepter, cela veut dire, accepter dans son intelligence, dans son cœur et dans sa volonté ; cela veut dire accepter avec la résolution de se conformer désormais d'une façon stricte dans sa pensée et dans son action, à la nouvelle doctrine qui a été formulée.

Toute autre adhésion serait une comédie et indigne du Parti français. Vous êtes en présence d'un ensemble. Il n'y a même pas lieu d'ergoter sur tel ou tel point de détail. Il s'agit de voir la pensée d'ensemble, la pensée centrale.

Si vous acceptez avec telle ou telle réserve de détail, peu importe. On ne chicane pas avec une doctrine comme celle-là. Mais si vous contestez des parties essentielles, alors vraiment vous n'avez pas le droit d'adhérer avec des réticences, avec des arrière-pensées ou avec des restrictions mentales.

Il ne s'agit pas de dire : « J'adhère, mais du bout des lèvres, avec la certitude que tout cela n'est qu'une plaisanterie, et demain, le parti continuera à vivre ou à agir comme il le faisait hier ». Nous sommes tous d'accord pour rejeter de pareilles interprétations. (Applaudissements). »

Léon Blum n'hésita pas à dire qu'il avait mieux compris la IIIe Internationale que ses partisans, que d'ailleurs la IIIe Internationale reconnaît tout à fait qu'elle veut refonder entièrement les socialistes français, sur une nouvelle base. En ce sens, il avait un coup d'avance sur les partisans de l'Internationale Communiste, qui de leur côté n'avaient pas saisi l'ampleur de la rupture. Leur manifeste écrit par Paul Vaillant-Couturier se fonde d'ailleurs sur une sorte de combinaison du « socialisme français » avec l'Internationale Communiste.

Pour cette raison, la Section Française de l'Internationale Communiste naît aisément mais se précipite dans une liste sans fin de problèmes, alors que les scissionnistes naissent dans le chaos mais disposent d'une matrice déjà mise en place, leur permettant de se réactiver avec aisance, récupérant même le nom de Parti socialiste SFIO.